

Cet ouvrage extrêmement licentieux est de Restif de la Bretonne, et ce manuscrit, peut-être unique, est précieux en ce qu'il contient des dessins originaux, et deux feuilles en épreuves corrigées de la main même de l'auteur.

M.^r de Salmuray, dans l'Année de l'Histoire des campagnes de Maria ou Episodes de la vie d'une jolie femme, ouvrage posthume de Restif de la Bretonne, 3 volumes in-12, annonce, page 36 du 1.^{er}, que Restif de la Bretonne avait composé une Anti-justine, mais que son intention avait été de ne la point imprimer et de la supprimer.

L'annonce n'est donc pas exacte, et l'existence de cet exemplaire en est la preuve. L'ouvrage, à la vérité, n'est pas complet; mais il paraît à-peu-près certain, d'après les recherches qui ont été faites à ce sujet, qu'il n'y a eu d'imprimé de l'Anti-justine que ce que contient ce volume-ci, et qu'il n'y a pas eu non plus d'autres dessins de faits que ceux qu'il renferme.

On sait que Restif de la Bretonne a imprimé lui-même plusieurs de ses ouvrages; et vraisemblablement celui-ci est du nombre.

L'ANTIJUSTINE;

OU

LES DELICES DE L'AMOUR;

Par M. LINGUET, Av. au et en Parlem.

Cafés placés Superis. — Manibus paria (amite [cunao]).

Avec LX Figures.

Première Partie.



AU PARADIS-ROYAL
chez feue la Veuve GIROUARD, Libraire.

1798.

Quelle Excuse peut se donner à lui-même, l'Homme qui publie Un Ouvrage, tel que celui qu'On va lire? Fen ai cent, pour Une. Un Auteur doit avoir pour but le bonheur de ses Lecteurs. Il n'est rien qui contribue autant au bonheur, qu'Une lecture agréable. Fontenelle disait: « Il n'est point de chagrin qui tiénne contre une heure de lecture ». Or, de toutes les lectures la plus entrainante, est celle des Ouvrages Erotiques, surtout lorsqu'ils sont accompagnés de Figures expressives. Blâsé sur les Femmes depuis longtems, la JUSTINE de Dids me tomba sous la main. Elle me mit en feu; je voulus jouir, et ce fut avec elle: je mordis les seins de ma Montagne; je lui tordis la chair des bras... Honneur de ces excès, effets de ma lecture; je me fis à moi-même un Exquikon favorable, mais non cruel; qui m'excita au point de me faire enfler une Bossue-Bancroche, haute de 2 pieds. Prenez, lisez, et vous en feréz autant.

L'ANTI-JUSTINE.

PERSONE n'a été plus indigné que moi des sales Ouvrages de l'infame *D. sds*; c'est-à-dire, de *Justine*, *Aline*, *le Boudoir*, *la Theorie du Libertinage*, que je lis dans ma prison. Ce Scelerat ne présente les delices de l'amour, pour les Hommes, qu'accompagnées de tourmens, de la mort même, pour les Femmes. Mon but est de faire un Livre plus favorable que les siens, et que les Epouses pourront faire lire à leurs Maris, pour en être mieux servies; un Livre où les sens parleront au cœur; où le Libertinage n'ait rien de cruel pour le Sexe des Graces, et lui rende plutôt la

1 Partie. ▲ 2

4 *L'Anti-Justine.*

vic, que de lui causer la mort : où l'a-
mour ramené à la nature, exempt de
scrupules et de préjugés, ne présente
que des images riantes et voluptueuses.
On adorera les Femmes, en le lisant ;
on les chérira, en les enconnant : mais
l'on en abhorra davantage le Vivodif-
sequeur, le même qui fut tiré de la Ba-
stille avec une Longue Barbe blanche le
14 juillet 1789. Puisse l'Ouvrage en-
chanteur que je publie, faire tomber
les liens !

mauvais. Livre fait dans de bonnes vues.

*Moi, Jean-Pierre-Linguet, maintenant
detenu à la Conciergerie, declare, que je
n'ai composé cet Ouvrage, que dans des vues utiles ; l'ince-
ste, par exemple, ne s'y trouve, que pour
équivaloir, au goût corrompu des Liber-
tins, les affreuses cruautés, par lesquelles
ils les stimule.* Floreal, an 2.

Chapitre de l'Enfant qui bande.

Je suis né dans un Village près de Reims, & je me nomme CUPIDONER. Dès mon enfance, j'aimais les jolies Filles. J'avais surtout un faible pour les jolis pieds & les jolies chauffers, en quoi je ressemblois au *Grand-Dauphin*, fils de Louis-XIV, & à *Thevenard*, acteur de l'Opéra.

La première Fille qui me fit bander, fut une jolie Paysane, qui me portait à vêpres la main posée à nu sur mes fesses; elle me chatouillait les couillettes, & me tentant bander, elle me baisait sur la bouche avec un emportement virginal: car elle était chaude, parce qu'elle était sage.

La première Fille à laquelle je fis des amouchemens, en-conséquence de mon goût pour une jolie chauffer, fut ma première Pâinée, qui s'appelait *Jenovefette*. J'avais huit Sœurs, cinq aînées d'un premier lit, & trois paînées. La Seconde de Celles-là, était jolie au possible; il en sera question: La Quatrième avait le poil du bijou tellement fo-yeux, que c'était une volupté seulement de le toucher. Les Autres étaient laides. Mes Paînées étaient toutes-trois provoquantes.

Or ma Mère préférait *Jenovefette*, la plus voluptueusement jolie, & dans un voyage

qu'elle fit à Paris, elle lui apporta des *sonlièrs* délicats. Je les lui vis essayer, & j'eus une violente érection. Le lendemain dimanche, Jenovefette mit des bas fins blancs & neufs de coton, un corset qui lui pinçait la taille; & avec son lubrique tour-de-cul, elle faisait bander, quoique si jeune, mon Père lui-même; car il dit à ma Mère de la renvoyer. (J'étais caché sous le lit, pour mieux voir le souliér & le bas de la jambe de ma jolie Cadète)... Dès que ma Sœur fut sortie, mon Père renversa ma Mère, & la carillona sur le pied du lit sous lequel j'étais, en lui disant: —Hô! prenez-garde à votre Fille chérie! Elle aura un furieux temperament, je vous en avertis... Mais elle a de qui tenir; car je baise bien! & voilà que vous m'en donnez, du jus de Con, come une Princesse... Je m'aperçus que Jenovefette écoutait & voyait... Mon Père avait raison. Ma jolie Cadète fut depuis dépucelée par son Confesseur; ensuite fourue par tout le Monde. Mais elle n'en est que plus sage à-présent... Dans l'aprèsdînée, Jenovefette vint au jardin, où j'étais seul. Je l'admirai; je bandai. L'ayant abordée, je lui pressai la taille, sans parler; je lui touchai le pied, les cuisses, un Conin imberbe & joli, s'il en fut jamais! Jenovefette ne disait mot. Alors, je la fis mettre à-quatre; c'est-

à-dire, sur les mains & sur les genoux, & à l'imitation des chiens, je la voulais enfler ainsi, en hennequinant & saccadant de toutes mes forces, comme fait le chien, & lui comprimant fortement les aînes des mes deux mains : je lui faisais cambrier les reins, de sorte que son Conin était aussi à ma portée que le trou de son cùl : je l'atteignis donc & je mis le bout entre les lèvres, en disant : *« Hausse, hausse le cùl, que j'entre »*. Mais On sent qu'un conichon aussi jeune, ne pouvait admettre un vit, qui ne décalotait pas encore : (Il me fallait Une Conasse, come je l'aurai bientôt). Je ne pus qu'entr'ouvrir un peu les lèvres de la fente. Je ne déchargeai point ; je n'étais pas assez formé... Ne pouvant enfler, je me mis, aussi à l'imitation de mes modèles, à lécher le jeune Couin... Jenovefette sentit un chatouillement agréable sans-doute; car elle ne s'ennuyait pas du jeu, & elle me donna cent baisers sur la bouche, lorsque je fus debout. On l'appela, & elle courut.

Comme elle n'avait pas encore de gorge : dès le lendemain elle se mit des tetons postiches, sans-doute parcequ'elle avait ouï vanter ceux de sa Mère, ou de ses Aïeées. Je les remarquai : je la fis chauffer, & l'ayant placée commodément sur son lit, je m'escri-